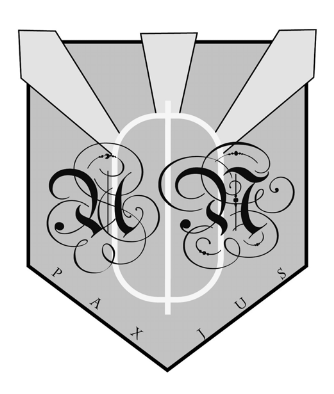
René Dumas
(1906-1934)

Les Imphyades

Poèmes



Dessins : Emmanuel MARTINET

Guy Boulianne, éditeur

LES IMPHYADES

Dessins : Emmanuel Martinet ©

Editeur en chef : GUY BOULIANNE

Pour toute communication :
Mille Poètes LLC
1901 60th Place E., Suite L9516
Bradenton, Florida 34203
USA

http://www.mille-poetes.com
info@mille-poetes.com

René Dumas
(1906-1934)

Les Imphyades

Poèmes

Préface

QUEL esprit simplement humain pourrait se passer de poésie ? N'en trouve-t-il jamais dans ses sentiments, ses goûts, ses joies et même son mal de vivre ? N'a-t-il jamais envie d'exprimer ce qui bouillonne en lui, ce qui fait exploser son moi intérieur et crée ainsi la plus vibrante expression de sa personnalité ?

René DUMAS, lui, l'a bien compris. Mieux : il a su assimiler la poésie à sa propre personne, à son environnement, à son terroir, à ses émois internes, puisqu'il nous livre, par l'intermédiaire de son neveu Joël DUMAS, ce recueil qui nous parle des *Imphyades.*

Ouvrons-le. La poésie s'y présente en strophes régulières et classiques, puisque le poète incline volontiers pour le sonnet, en deux quatrains et deux tercets qui offrent presque à chaque page leur ordonnancement musical. Parfois, c'est une autre forme très personnelle, jouant sur les allitérations. Anachronisme? Chant plutôt. Ecoutons son *Antinéa* :

Mie, à la fois, Antinéa
A
Je ne sais quoi – donc comme Estelle
Telle –
D'humble, d'austère et de tentant,
Tant
Son œil étonne et sa prestance
Tance
L'âpre banal. Quand Saint-Avit
Vit
Près d'Hiram-roi cette sirène
Reine,
Il demeura, voilà pourquoi,
Coi.

Il faut remarquer le choix des termes : plus que recherché, il est tributaire des arcanes du passé par sa culture évidente, ainsi que de sa musique, un tant soit peu antique parfois :

Ô visages, regards que la joie illumine !
Nika ! Nika ! Nika ! La voici, la voici !
Thémistocle est vainqueur, Eurybiade aussi.
Fêtez tous ces héros vainqueurs de Salamine.

Khébayarscha te croyait, ô Grec, pusillanime !
Certes, il s'est trompé, le Grand Roi. Sans souci
Des hères qui planaient dans le ciel obscurci,
Tu luttas vaillamment et tu fus magnanime…

Hugolienne est, en outre, la forme des poèmes, qui inspirent parfois à René DUMAS des alexandrins virulents et passionnés :

Pleurez, ô Grecs, pleurez, c'en est fait de Corinthe !
Les farouches guerriers romains sont passés là,
Brûlant, pillant tout, tels les Huns d'Attila.
Pleurez, ô Grecs, pleurez votre cité défunte !

Et des formes jaillit la forme : celle, bouleversante, de la plongée dans les tourments de l'existence physique, mais aussi dans les méandres de l'espace et du temps.

Ils sont tous deux les premiers soutiens de ce style si souvent emporté. En vérité, le style si particulier de René DUMAS *crée l'aérien :* les mots volent, donnent des ailes aux phrases et par le fait même, aux évocations. Il n'y a pas de terre ni de ciel dans ce style : rien que l'espace, un *espace personnel.*

Cet espace, c'est la sensualité. Les images qui la décrivent sont toutes personnelles, puisqu'elles n'appartiennent qu'à l'espace précité. Ici, sensualité et espace, en quelque sorte, renvoient l'un à l'autre leur expression :

Femme, instrument enchanté,
Docte, docile et vanté,
Instrument de volupté
Qu'a construit Aphrodité,
Instrument d'éternité,
Dont tout cœur est exalté,
Dont tout humain est tenté,
Qui tenta Dante, Anyté,
Écoute, l'amant accorde
D'une note âpre la corde
De la sensibilité.

Car c'est bien cette question de l'illégitimité de la sensation qui crée cet espace si particulier : le poète n'a plus ici le sentiment de s'appartenir, d'être maître de ce qu'il ressent; c'est alors que la création de l'espace personnel s'impose à lui, dès qu'il le fait découvrir au lecteur en le partageant avec lui.

Chez René DUMAS, le temps est uni, puisqu'il dépend de la sensation, brève mais intense. C'est une manière de régenter le temps, de le diriger à sa guise en le faisant entrer dans l'univers spirituel, au moment d'un suprême contact. C'est alors que l'horloge temporelle peut être arrêtée : le poème a recréé, redéfini le temps, la poète peut dominer l'espace.

Alors maître de l'espace et du temps, René DUMAS s'emploie enfin à projeter son propre moi sur autrui. L'attirance que son univers poétique exerce sur ses personnages est indéniable. Tous se voient interpellés, puis invités à faire leurs premiers pas avec l'auteur :

Du pipeau d'Hyagnis, la voix dont l'art s'honore,
À flots harmonieux coule du buis sonore.
Autour du chèvre-pied, autour du pâtre assis,
Quelques jeunes beautés, rieuses, sans soucis,
Fronts purs, cheveux épars, des nymphes bocagères,
Étonnent le passant de leurs danses légères.

Il est légitime, en effet, de se voir invité dans l'univers des dieux lorsque les sentiments sont ici poussés à l'extrême. Il semble impossible d'échouer dans cette tentative, et pourtant, un modeste rappel aux réalités s'exhale du dernier vers de cette strophe : plus d'ascendance divine, plus d'instrument merveilleux, rien que la plume du poète. Mais c'est précisément cet instrument-là qui crée la poésie et rend un poète redoutable. Il semble impossible de ne pas l'écouter, même quand il se sent ramené à plus d'humilité…

Nous souhaiterions encore découvrir tant de merveilles dans cette œuvre car le poète ne peut nous rassasier. Alors, mieux vaut se plonger dans l'ensemble du recueil et en savourer chaque vers.

Il est temps que je lui laisse la parole...

THIERRY ROLLET,
écrivain - agent littéraire

À JULIEN

I

VERS NIVERNAIS



QUI FAIT D'IMPHY FI ?

Demeurer en arrière est une cécité
Et le progrès doit être à chaque instant cité.
Je pense que doter d'armes notre cité
S'affirme maintenant une nécessité.
Ci-joint un écusson dont les fort humbles armes
Certes, m'empêcheront de mériter les palmes.
Qu'imaginerez-vous ? L'esprit, oiseau frivole,
Sur sa branche, incertain, de rêve en rêve vole.
La curiosité comme la soif obsède.
Aimable curieux à votre assaut je cède.
Je vais vous expliquer, adonc, Monsieur le Maire,
Mon dessin embrouillé d'une façon sommaire.
Vous remarquez d'abord, au centre du blason,
Un UN flanqué d'un signe. Et pour quelle raison ?
Ce signe est une lettre hellène et se lit PHI.
Font réunis ces deux caractères : IMPHY.
Le pentacle d'où file un triple et long rayon
Révèle le génie. Enfin, de mon crayon,
J'ai tracé : PAX et JUS. Ces substantifs latins
Veulent dire en français : paix et droit. Ce matin
Pour vous écrire, j'eus force hésitations.
Agréez, cher Monsieur, mes salutations.

Pour compléter, j'adresse à ma ville natale
Qui tente autant que tout ce qui tenta Tantale,
Ce fier hommage : « Gens, je vous mets au défi
De trouver coin plus doux que mon pays d'Imphy. »
On croit, en prononçant son nom délicieux,
Voir sourire soudain un bel ange des cieux.
L'âme est fière et ravie et le cœur semble ailé.
Ô poète devin qu'il vibre en ta chanson !
Ce nom m'est aussi cher que l'épaisse toison
De ce bélier divin, présent de Néphélé.

LE PRINTEMPS

C'est le printemps
Fêtons ce temps !
Tableaux touchants :

L'oiseau voltige
De tige en tige,
Dans de gais chants.

La rose s'ouvre,
L'herbe recouvre
Ravins et champs.

Il est un bois
Où vont parfois
De fiers amants.

Plus d'une feuille
Alors recueille
Leurs doux serments.

Tu n'es, nature,
Qu'amour, murmure,
Enchantements.

GERMINAL

Dans un pré
Empourpré
Du couchant,
Vibre un chant.

Là, l’érable
Vénérable
Croît penchant.

Rien ne vois…
Où la voix,
La sirène
Qui l’égrène ?

« Sous l’écorce »
Dit la plaine
Avec force.

L’ONDINE

Dans la Loire se baigne une adorable fille.
Je contemple son corps moulé par un maillot
Qui tour à tour disparaît sous le flot.
Sa chevelure noire au soleil d’été brille.

Près d’une heure durant dans l’onde elle sautille,
Puis toute ruisselante elle déserte l’eau
Et se dirige aussi légère qu’un oiseau
Vers une arche du pont, à l’abri d’une pile.

D’un brusque mouvement l’heureuse créature
Dégrafe son maillot et jusqu'à la ceinture
Se montre nue – ô nu si merveilleux à voir !

Elle s’essuie enfin, remet ses vêtements,
Et, content, je m’en vais, dans l’esprit emportant
Un tendre souvenir de cet unique soir.

REVERIE

La nuit vernale avait déchiré ses longs plis.
D’un murmure charmant les bois étaient remplis.
Une molle lueur baignait mes traits pâlis
Et l’aurore pleurait ses perles sur les lis.
À force de marcher, je m’étais arrêté
Dans un étroit chemin des amants fréquenté.
Et là, m’étant assis sur un roc anguleux,
Je laissai s’épancher mon esprit nébuleux.
À quoi songeais-je donc ? Plus d’un se le demande.
Mes pensées allaient à la frêle Mélisande.
Comme à la blonde Iseult, à l’aimante Senta,
À la douce Rozenn, à Clorinde, à Sita,
A tout ce que l’amour pour séduire inventa.
Alors je crus ouïr, venant de la colline,
Ces mots que modulait une voix cristalline :
« Tu seras Wuotan qui racheta Freia
Et tout t’attirera qui jadis t’effraya. »
Je rêvai de baisers, de serments, de cœur pur,
D’ondoyants cheveux blonds, de prunelles d’azur
Semblables aux bleuets qui parsèment les blés.
Et de ces visions mes sens étaient troublés.
En ce doux mois de juin, comme animé des fées,
De toutes parts montaient d’odorantes bouffées.

Ô forêt enchantée, ô palais d’émeraude,
Plein de bourdonnements d’insectes en maraude,
Mon âme avec tes pas sans cesse en tes lieux rôde !
Adoniram aimait Balkis et Roland Aude…

L'ORAGE

Le soleil s'est caché, l'azur a disparu,
De gros nuages noirs ont assombri le ciel.
Voici que le tonnerre a grondé dans les nues ;
Les oiseaux effrayés gagnent à tire d'aile
Leurs nids. Subitement des flèches enflammées
Sillonnent l'étendue et la foudre perfide
Éclatant aussi fort que les feux d'une armée
Illumine le ciel d'une lueur livide.
Alors de l'horizon la bourrasque en furie
Rapidement accourt, enveloppant la plaine
Que couvrent les moissons et les vertes prairies ;
Éole, dans les airs, verse son outre pleine.
La tempête, en rasant les chemins et sillons,
Courbe les peupliers, renverse les épis,
Fait voler la poussière en d'épais tourbillons
Qui suffoquent les gens par l'orage surpris.
Une abondante pluie et de grêlons mêlée
S'abat avec fureur, ravine les sentiers,
Descend en longs torrents des monts dans la vallée,
Avec elle entraînant la pierre et les graviers.
Jupiter à nouveau fait entendre sa voix :
Le tonnerre rugit et la foudre, en tombant,
Fait frémir les humains, les bêtes et les bois,
Sème ruine et deuil comme l'affreux forban.
Puis l'averse a pris fin, le vent s'est apaisé
Et le ciel s'est paré de l'écharpe d'Iris.
Mais tout dans la campagne est brisé, ravagé :
Les jardins et les prés, les blés et les maïs.
Cérès réparera les champs endommagés,
Et les fleurs renaîtront sous la main de Chloris.

ONE HEART FAITHFUL

Le lac était d'argent, l'olympe de saphir.
Je m'étais étendu nonchalamment dans l'herbe.
Du printemps j'admirais le spectacle superbe,
De l'immense nature inépuisable Ophir.

J'attendais vainement l'objet de mon désir.
Comme Ossian veillant sur les monts de Morven,
Je me sentis frémir – ô lamentable hymen !
M'écriai-je. Lydé, Lydé, vas-tu venir ?

Enfin elle arriva : « Chéri, pardonne-moi…
Calme ton désarroi… mon seul amour c'est toi. »
Nous marchions, quand soudain se déchaîna l'orage.

Il tonna, grêla, plut beaucoup, le vent fit rage.
Puis l'ouragan cessa. Nous regardions surpris,
Rêveurs, le ciel paré de l'écharpe d'Iris.

Es-tu, mie, es-tu, toi que j'aime tant et tant,
De l'orgue de l'amour le clavier palpitant ?

II

L'ART



LA BEAUTE

Je suis, jeunes mortels, l'éternelle Beauté,
L'immuable Beauté, Souveraine des jours,
Qui prodigue à chacun des rêves de velours,
La mère des Plaisirs et de la Volupté.

Je rayonne partout comme un soleil d'été,
À mes pieds les amants se jettent tour à tour ;
Au poète j'inspire un émouvant amour,
De mes baisers brûlants s'épanche le Léthé.

Orgueilleux et hardis, en mon palpitant sein,
Sans cesse je mûris de magiques desseins.
Je fais voir aux humains les choses sans leurs voiles.

De plus, j'ai pour tenter les amoureux rebelles,
Sur d'idylliques cieux, deux mobiles étoiles :
Mes yeux fascinateurs, mes ardentes prunelles.

LA JEUNE MUSE

Beaucoup mieux que la cornemuse,
Muse,
Que le pipeau, que la quelconque
Conque,

Me plaît la flûte du pimpant
Pan,
Dont la voix me charme ou m'amuse,
Muse.

Serait-ce quelque ébouriffée
Fée
Qui produit ces tant alléchants
Chants ?

Souris, tu me parais camuse,
Muse !

LA JEUNE LUTHISTE

La musique a conquis Mado,
Do
Ose son luth. Puis un doré
Ré
Bruit. Près d'elle est son ami.
Mi
Geint. (On est bien sur un sofa)
Fa
Suit. Comme au vent un parasol,
Sol
Palpite et vole. Enfin voilà
La.
Faut-il faire vibrer aussi
Si ?

LA MUSIQUE

Après la poésie, il est un art divin,
Art subtil et plein de douceurs,
Qui réjouit l'humain de ses accents berceurs
Et le grise comme le vin :

La Musique… Or, ainsi qu'un poème elle vaine
Soucis, désespoir ou douleur.
De Polymnie étant l'inséparable sœur,
Aussi la lyre lui convient.

Ô charmante musique, ô pouvoir d'Amphion,
En mon âme je sens vibrer ma passion
Quand s'écoulent tes flots rythmiques !

Il me semble quitter subitement la terre
Et voler, étonné, dans un magique éther
En poussant des cris frénétiques.

ERATO

Le genou droit à terre et l’autre relevé,
Belle, brune comme une enfant d’Andalousie,
Toi, toute nue ainsi qu’une esclave d’Asie,
Ton front semble chargé d’un rêve inachevé.

Muse, ô ma fée,
Tu t’es coiffée
Du casque antique.

Joue à ta lyre
Un air d’Épire,
Un chant d’Attique.

Mais saisissant son plectre au sol elle a gravé
Ce vers à la fois simple et plein de fantaisie :
« Poésie est amour, amour est poésie. »
Que Vénus eût fait sien, que Minerve eût rêvé.

PHASIS

Ma parole
Fais ton rôle
Sciemment

Phrase nette
Dit honnête
Jugement

Les discours
Vrais sont courts
Prudemment

Tel qui voit
Juste a voix
Librement

Mais qui vante
Trop, invente
Hardiment

Que l’on bouche
Toute bouche
Qui nuit, ment.

LE CIEL POETIQUE

Dans un ciel transparent comme un ciel de Corcyre,
Au-dessus de nos fronts tendu comme une toile,
Scintillent sans arrêt d'innombrables étoiles,
Bienfaisante lueur des prêtres de la Lyre.

Là, pareil à Rigel, et que le monde admire :
Hugo. Tout près de lui, Corneille et Lamartine
Jettent également une clarté divine
Dans ce miroir d'azur où le Cygne se mire.

De ces puissants flambeaux, de ces lumières d'or,
Je pourrais en citer foule d'autres encor,
Aux noms prestigieux, pour la plupart français.

Jeunes gens épris d'art, travaillez le métal
De votre intelligence, afin que vos pensers
Coulent en votre esprit purs comme le cristal.

CURRENTE CALAMO

Ah ! combien je voudrais la voir
Votre « célèbre » poésie !…
Peut-être est-elle le sosie
De celles qu'on dit au lavoir ?

On rime, c'est vrai. Mais avoir
Du talent, c'est pure hérésie
Pour fous humains. Quelle inertie
Entre le faire et le savoir !

Des vers ! cela séduit, amuse.
Ô ma Calliope, ô ma muse,
Ô ma protectrice, ô mon ange,

On veut souiller tes beaux pieds blancs,
Ton corps vénéré dans la fange !
Tel danger me rend tout tremblant.

POESIE ET DOULEUR

On me reproche à moi, pauvre artisan des vers :
« Ô gens fort expansifs que ces porteurs de lyre !
Ils gémissent sans cesse, un rien les fait pâlir.
Les autres n'ont-ils pas de même des revers ? »

Le cœur, pour un poète, est un grand livre ouvert,
Où, malheureusement, il sait trop avant lire.
Le désespoir fait donc un homme s'avilir ?
Tu ne les ronges pas, Douleur, immonde ver !

Je ne puis maîtriser, contenir mon angoisse.
– Mon âme désolée est un papier qu'on froisse –
Et réclame la mort pour vaincre mon tourment.

Oui, j'exècre la vie, ô ma douce Érato !
Dans ces conditions (je ne suis point dément)
Crois-moi que pour mourir il n'est jamais trop tôt.

LA JEUNE EGAREE

Que me veux-tu, fougueuse
Gueuse
Avec tes yeux pervers
Verts,

Ta bouche coralline,
Line,
Tes seins ronds de velours
Lourds,

Tes bras, ton désirable
Râble ?
De charmes ai-je enfin
Faim ?

Oh cette inassouvie
Vie !

LISONS

Sa métrique pansue
Sue,
Lise, sans nul délit,
Lit

L'œuvre[1] qu'a bien conçue
Sue,
Où chaque personnage
Nage

Dans un puant fardeau
D'eau,
Et rien qu'une vorace

Race !…
Chaque être, il le fallait
Laid.

---

[1] *Les Mystères de Paris.*

III

L'ANTIQUITE



PICTURA

D'être un peintre éminent serait mon grand plaisir.
(Sans cesse je bâtis de féeriques palais)
La peinture est un art où l'homme a su mêler
Les secrets de son âme à l'adresse, au désir.

Je peindrais l'astre d'or dans un ciel de saphir,
Bellérophon montant le grand Cheval ailé,
Danaé, Thalestris, Hébé, Médée, Hellé,
Io changée en génisse, une femme d'Ophir.

Hippomène essoufflé poursuivant Atalante,
Une source où se baigne une nymphe indolente,
Quelque charmante enfant pleurant son amant mort,

Citharède écorchant le chanteur de Célène,
Sur le Cyllène, Hermès, l'enlèvement d'Hélène,
Ou Tibur, Cynosarge, Argilète, Occismor.

LA GRECE

Lorsque je pense à toi, toi l'immortelle Grèce,
Mon cœur, mon cœur ému tressaille d'allégresse.
N'es-tu pas le pays fécond en souvenirs ?
D'évoquer ton passé voilà mon seul plaisir.
Ô sites glorieux ! Le Parnès, le Taygète,
L'Oeta, l'Ossa, l'Orthris, le Cithéron, l'Hymette,
L'Ithôme, l'Hélieon, le Pinde, le Lycée,
Mon âme en les disant d'un doux rêve est bercée.
Je t'adore, Achaïe, et toi surtout, Athènes
Qu'illustrèrent Tyrtée, Ietinos, Démosthène.

ADONIS

Il est vraiment charmant. Où qu'il aille, où qu'il passe,
Triomphalement les femmes courent à lui
Et de leurs cris joyeux font vibrer tout l'espace.
Je ne sais quel éclair magique en ses yeux luit.

Cet amant de Byblos symbolise la grâce.
Il a, par sa beauté, même Vénus conquis ;
L'Olympe elle a quitté pour le suivre à la chasse.
Quelle est celle qui n'a jamais d'amour pâli ?

Les voyez-vous tous deux parcourir les halliers !
Leurs traits partent des arcs, rapides, meurtriers.
Soudain d'une clairière où la source chantonne,

Sur Adonis surpris bondit un sanglier…
Il gît tué, son sang sort d'une plaie énorme ;
Cypris gémit, et Zeus le change en anémone.

ECHO

Quoi ! mie, Écho changée en rocher par Junon !
Elle, perdant Narcisse !… Est-ce bien vrai ?… Non, non.
Longus, seul, a raison et je conte en son nom.
« Amie, il fut jadis une nymphe des bois,
Nommée Écho, charmante et farouche à la fois,
Par les siennes nourrie, apprise par les Muses,
Qui de l'art musical connut toutes les ruses.
Elle était tant habile à jouer de la flûte,
De la lyre que tout, tout cessait son tumulte
Pour l'écouter : le vent ses doux soupirs, l'oiseau
Ses chants joyeux, l'humain son souffle, le ruisseau
Son murmure. Elle était – je vous l'ai dit – fort belle.
Mais son cœur à l'amour se révéla rebelle.
Elle se mit à fuir l'homme et même les dieux.
Aimer – ce mot divin – lui semblait odieux.
Or, un jour, Aegipan se courrouça contre elle.
« Pourquoi me haïr, toi, si savante et si belle ? »
Dit-il. « Je veux rester intacte. » Dépité
De ne pouvoir alors jouir de sa beauté,
Il rendit furieux pâtres et chevriers,
Qui, pareils à des loups, horribles carnassiers,
Fondirent sur la jeune Écho, la déchirèrent,
Chantant encore. Puis, çà et là, dispersèrent
Ses restes outragés, sanglants, pleins d'harmonie.
La Terre les reçut, témoin de son génie
Et retint sa musique, et conserva ses chants.
Depuis, par le vouloir des Muses, dans les champs,
Dans les bois, dans les vaux, et partout, elle imite
Les voix des dieux, les sons des flûtes – (est-ce un mythe ?)
Comme faisait Écho lorsqu'elle était en vie.
Tragoscèle entendant contrefaire son jeu,
Plus surpris que ravi, saute et court en tout lieu,
Fouillant, flairant en vain, et dont la seule envie,
Est de trouver cet être-enfant, nymphe ou déesse,
Qui l'imite sans qu'il le voie et le connaisse.

LES VAINQUEURS DE SALAMINE

Ô visages, regards que la joie illumine !
Nika ! Nika ! Nika ! La voici, la voici !
Thémistocle est vainqueur, Eurybiade aussi.
Fêtez tous ces héros vainqueurs de Salamine.

Khébayarscha te croyait, ô Grec, pusillanime !
Certes, il s'est trompé, le Grand Roi. Sans souci
Des hères qui planaient dans le ciel obscurci,
Tu luttas vaillamment et tu fus magnanime…

Tous les fronts, tous les cœurs rayonnent d'allégresse.
(Sois toujours libre, sois toujours puissante, ô Grèce !)
Thémistocle s'avance et son cheval s'effare

Aux cris confus du peuple, aux bruits d'une fanfare.
Des éphèbes chargés de butin suivent… Puis
Des filles dansent… Puis, tout dire, je ne puis.

LA JEUNE DISCOBOLE

La très blonde athlète, en silence
Lance
L'airain, cambrant son souverain
Rein,

Et comme un frappeur de massue
Sue.
– Descends-tu, ma beauté céleste
Leste,

Du Grec qui, sous le bleu linceul,
Seul,
Par-delà l'immortel Taygète,

Jette
La Renommée ?… Hélas ! Ninon,
Non !

À ATHENES

L'inaction-loir, Melpomène,
Mène
À sa perte cette servile
Ville.

Ta gloire est morte et ton talent
Lent.
Sache bien qu'il te va falloir
Loir

Dûment restaurer ton prestige,
Tige
Où fleurit l'art, le moins occulte
Culte.

Ainsi l'on progresse,
Grèce.

LE DERNIER JOUR DE CORINTHE

Pleurez, ô Grecs, pleurez, c'en est fait de Corinthe !
Les farouches guerriers romains sont passés là,
Brûlant, pillant tout, tels les Huns d'Attila.
Pleurez, ô Grecs, pleurez votre cité défunte !

Dans ce vaste désert plein d'horreur et de crainte,
Au pied de la statue austère de Pallas,
Des femmes à genoux se lamentent, hélas !
Le silence est troublé de leurs affreuses plaintes.

Le consul Mummius, sur son cheval rétif,
Regarde avec mépris ces gens inoffensifs,
À sa guise ayant pu satisfaire sa gloire.

Infâmes, vous avez anéanti la ville,
Votre crime ternit affreusement l'histoire.
Pourquoi donc les humains ont-ils l'âme aussi vile ?

L'ENLEVEMENT DES SABINES

On crie, on chante, on rit et tout Rome est en fête.
Aux opulents banquets, en habits somptueux,
Les convives joyeux goûtent aux mets fameux.
Dans les coupes d'argent coule le vin de Crète.

Puis subitement… qu'est-ce ? On dirait la tempête !
Femmes, enfants pollus… quelque tumulte affreux.
Les Sabins avertis marchent impétueux
Contre les ravisseurs. À la lutte on s'apprête.

Ils vont s'entrégorger. Les cœurs sont haletants.
La colère s'allume et déjà Romulus
Pointe son javelot sur le fier Tatius.

Le massacre excédant va-t-il durer longtemps ?
Non. La belle Hersilie, en des cris éperdus,
Implorante se jette entre les combattants.

LA MORT DE SARDANAPALE

« Rends-toi, crie Arbarès, grand prince il faut te rendre !
Si tu ne te rends pas, souverain d'Assyrie,
Je ferai de tes gens une horrible tuerie.
Toi-même seras pris, puis je te ferai pendre. »

Il dit… Le lourd bélier aux portes d'airain tonne.
Défait, ô honte ! Alors, impassible, il ordonne
De brûler son palais et de tuer ses femmes.

Le palais fut bientôt tout entouré de flammes.
Dans l'immense incendie, ardent comme une forge,
On entendit crier les êtres qu'on égorge.

Passant, mange, bois et t'amuse bien !
Certes, crois-moi, tout le reste n'est rien.

ENVIRONS DE TUNIS

« Ceterum censor delenda est Carthago »
Disait Caton l'Ancien : ainsi ce chef sévère
Brisa cette cité splendide comme verre,
Mais parmi ces débris subsiste encore le beau.

Puis c'est le merveilleux jardin du Belvédère,
Jardin prestigieux de féerie et de rêve,
Où les yeux éblouis fouillent, fouillent sans trêve,
Où tout dans son attrait est empreint de mystère.

Regardez ! Au lointain, spectacle sans pareil,
Tunis, dont le doux lac d'argent brille au soleil,
Semble un grand burnous blanc étendu sur le sable.

La curiosité, certes, est insatiable :
Plus loin, le Boukaurnine, heureux mont de granit,
Où Salammbô voyait apparaître Tanit.

L'EGYPTE

Connais-tu le pays traversé par le Nil
Lequel, de son limon, rend puissamment fertile ?
As-tu vu dominant les grands sables arides
Le grand sphinx de Gizeh, les hautes pyramides,
Tombeaux des pharaons Sésostris, Néchaos,
Kheops, Khephren, Séti, Méneptah, Mykérinos
Ayant autour du front enroulé l'uræus,
Le lion d'Herbait appuyé sur ses griffes,
Le temple d'Ammon Râ couvert d'hiéroglyphes ?
Puis-je aussi te parler des charmantes statues :
Le scribe agenouillé, le nain de Khnoumhapton,
La reine Amenertas, le roi Tharkotapon ?
Je pourrais te citer foule d'autres merveilles.
Alors que penses-tu du pays sans pareil
Où d'aplomb du zénith tombe un brûlant soleil !

LAMMA SABACHTANI ?

Connais-tu l'être né d'un pleur de Jéhovah,
L'être pour Haschatân pris de pitié suprême,
Dont le dévouement va jusqu'au don de lui-même,
– Sacrifice sans but – l'ange-femme Eloa ?

Tourmenté, méprisé, ce jour, seul, me voilà…
Ton abandon me cause un désespoir extrême ;
Je sens peser sur moi ton farouche anathème.
Reviens et notre amour défunt refleurira.

Ton orgueil contre moi comme une hydre se dresse.
Sinon dois-je affréter pour l'île de tendresse[2]
Où croît avec l'amour le myrte parfumé ?

Vénus m'y recevra dans un flot de baisers.
Je vivrai donc, étant sincèrement aimé,
Des instants dignes des Thermophosiazousais.

---

[2] Cythère.

GALLIA

De l'Adour au serein
Rhin,
De l'Arvor à Belfort
Fort,

De la Flandre à Menton,
Ton
Charme a même schéma
Ma

France… Et la Bérénice
Nice ?
Reniflant ton lécythe,

Site
Bleu, je suis, ma petite,
Tite.

◆◆◆

IV

LA FEMME IDEALE



L’INSTRUMENT D’AMOUR

Femme, instrument enchanté,
Docte, docile et vanté,
Instrument de volupté
Qu’a construit Aphrodité,
Instrument d’éternité,
Dont tout cœur est exalté,
Dont tout humain est tenté,
Qui tenta Dante, Anyté,
Écoute, l’amant accorde
D’une note âpre la corde
De la sensibilité.
Doux instrument de concorde,
D’amour, de célébrité,
Sur qui mon choix s’est porté,
Il vibrerait, ma Beauté,
Certes, avec intensité,
Extase, dextérité,
S’il m’était ce jour d’été
Généreusement prêté.

ANTINEA

Mie, à la fois, Antinéa
A
Je ne sais quoi – donc comme Estelle
Telle –
D'humble, d'austère et de tentant,
Tant
Son œil étonne et sa prestance
Tance
L'âpre banal. Quand Saint-Avit
Vit
Près d'Hiram-roi cette sirène
Reine,
Il demeura, voilà pourquoi,
Coi.

HOC ERAT IN VOTIS (chanson)

Viens, ma fille adorée, il a plu ce matin.
Viens mouiller dans le pré tes beaux pieds de satin.

Une source, tout près, fait son bruit argentin.
De toutes parts s'exhale un arôme de thym
Et terne, le soleil semble un disque d'étain.
Un antique manoir se dessine au lointain ;
On croirait voir surgir quelque temple latin.
Souris au doux printemps, chasse ton air hautain.

Viens, ma fille adorée, il a plu ce matin.
Viens mouiller dans le pré tes beaux pieds de satin.

Sachons user des jours que prête le destin.
Sais-tu bien ce que vaut notre amour libertin ?
Nous serons satisfaits, c'est tout à fait certain.
L'amant est un convive et l'amour un festin.
Si parfois sur ton torse erre mon doigt lutin,
Ne le repousse pas d'un coup vif et mutin.

Viens, ma fille adorée, il a plu ce matin.
Viens mouiller dans le pré tes beaux pieds de satin.

CORRESPONDANCE

J’air reçu ta correspondance
Dense
Qu’aucun ne pourrait sans délire
Lire.

Ah ! tous ses mots… quelle parfaite
Fête
Pour mon âme, ma délurée
Rhée !

D’emphase, point, que l’harmonie
Nie.
Ta lettre !… Comme aigle en l’espace

Passe.
Ainsi fuit le plus anormal
Mal.

VISION

En ma pensée éclot une image magique.
Je crois ouïr des cris, une lente musique.
Des roseaux inégaux de la flûte de Pan,
Les sons mélodieux ravissent le tympan.
Du pipeau d'Hyagnis, la voix dont l'art s'honore,
À flots harmonieux coule du buis sonore.
Autour du chèvre-pied, autour du pâtre assis,
Quelques jeunes beautés, rieuses, sans soucis,
Fronts purs, cheveux épars, des nymphes bocagères,
Étonnent le passant de leurs danses légères.
Ô pas entrelacés, pieds délicats et nus,
Ô regards pleins de feu, flancs amoureux si blancs
Qui frôlent en leurs jeux les feuillages tremblants !
Ah l'amour ! Ah l'amour ! Ô plaisirs ingénus !

L’ANTELISYSTRATA

Au lointain occident Phébus est descendu ;
L’Olympe s’est parée d’un manteau d’écarlate.
Au bord de l’océan, sur la plage, ocre mate,
Nous sommes elle et moi côte à côte étendus.

Couvrant mon pâle front de baisers éperdus,
Elle me dit : « Pour toi, tout mon amour éclate.
Je veux que tu sois roi de mon cœur, m’entends-tu ? »
Sa prunelle noire au même instant se dilate.

Puis mon amie ajoute : « Heureux est mon destin ;
Comme une fleur qui s’ouvre au souffle du matin,
Au souffle du désir mon cœur s’ouvre en t’aimant.

Tu verses dans mon âme un tendre enchantement. »
Séléné resplendit dans la voûte sereine
Que nous sommes encore allongés sur l’arène.

ANATOLE

Et yeux du ciel se sont éteintes les étoiles.
Et la profonde nuit a déchiré ses voiles.
Phébus, à son lever, dans un poudroiement d'or
Inonde tout à coup la campagne qui dort.
Le coq a salué la lumière immortelle
D'un chant vibrant, et des papillons dont les ailes
Semblent un velours clair semé de pierreries,
Volent de fleur en fleur à travers la prairie.
Une fille se lève, entrouvre sa fenêtre,
Regarde dans l'azur l'astre qui vient de naître,
Va s'asseoir à sa table et délibérément
Trace sur un feuillet quelques mots à l'amant.

– Belle enfant, dans sa cage accrochée au volet,
La colombe gémit, donne-lui la volée.
Mais avant à sa gorge, à l'aide d'un ruban,
Attache ton billet, aux autres ressemblants,
(Femme, d'un cœur vraiment
Tendre, sincère, aimant,
Ô doux épanchements !),
Tout brûlant des baisers de tes lèvres vermeilles,
Pour que puisse l'ami le lire à son réveil.

Amour, amour, aussi n'es-tu pas un soleil
Aux rayons enchantés, à l'éclat sans pareil ?
Ou l'égide dont se para Pallas Nikê,
Couverte de la peau de la chèvre Amalthée ?

LE FLACON

C’est un charmant flacon dont le parfum me grise,
C’est un parfum plus doux que les senteurs du soir
Que dans le val disperse une agréable brise
Quand tout est calme et le ciel noir.

J’aspire avec bonheur, ivresse, gourmandise,
Cet effluve puissant, mais que je ne puis voir.
Il pénètre partout, comme dans une église
Les vapeurs denses d’encensoir.

Ainsi donc, chaque soir, dans le fond de l’alcôve,
Incliné sur le corps de ma belle, j’imite
L’abeille, amante de la rose :

Je puise à cette fleur où le désir m’invite
Un suc délicieux, incomparable chose.
– Je t’adore, ma Sulamite ! –

Tout fascine et séduit dans cette créature
Dont la conception dépasse la nature.

PLUVIOSE

Le bal masqué bruit, s'émeut. Des violons
S'exhalent des sanglots harmonieux et longs.
Sur le miroir de chêne, aux lustres qui poudroient,
Des couples enlacés en cadence tournoient.

Dans cette mer, couleurs et mouvements se noient.
Les serpentins avec la gaîté se déploient.
Nous sommes trois amis : au flot nous nous mêlons.
Or, ma valseuse a pour travesti des haillons.

Puis un signal vrombit. C'est minuit. Tout s'apaise.
Les danseurs mettent bas le masque qui leur pèse.
Ma compagne ôte aussi son loup, ses hardes même.

C'est pour de doctes sens l'enivrement suprême :
Je crois voir, dépouillée, apparaître Peau-d'Âne.
Tel, près d'un lac, Myrddhin sourit à Viviane.

ESCHG-NAMEH

J’ai vu sur une fleur un fier lépidoptère
Se poser mollement et boire avec mystère
Son parfum enivrant. Ce tableau, ma coquette,
Est-il assez touchant pour charmer le poète ?
Or je veux comparer… te dire… mais l’oser !
Tends l’oreille, car ma description est brève :
La sylira, c’est ta lèvre,
L’argynnis, mon baiser.

J’ai vu dans un écrin briller un diamant
Comme Antarès flamboie au fond du firmament.
Est-ce le Julilée ou le Koh-I-Noor,
Ces joyaux si fameux qui se moquent de l’or ?
Je l’ai pris, admiré, puis posé tour à tour
Dans son lit de soie où dort sa célébrité.
L’écrin, c’est mon amour,
La gemme, ta beauté.

SI J'ETAIS PAPILLON

Si j'étais papillon, aussi j'adorerais
Voltiger sur les fleurs, dans les champs, les forêts.
Ici, je frôlerais en passant les roseaux,
Traverserais les prés où le bétail repose.
Là, je me mêlerais à l'essaim des oiseaux
Ou bien m'enivrerais au parfum de la rose.
L'azur est attirant, la nature charmante,
Et satisfont au mieux ce libertin insecte.
Mais ces communs plaisirs, lorsque l'âme tourmente
Semblent-ils suffisants aux êtres de ma secte ?
Non, je vous répondrai, l'individu qui pense
Ne peut se contenter de soleil et de vol.
Il mérite, je crois, meilleure récompense,
Car si le corps est laid, l'esprit n'est point frivole.
Si j'étais papillon j'adorerais surprendre
L'amant, dans un baiser mêlant ses blonds cheveux
À ceux de son amie, et d'une voix si tendre,
Exhalant de son cœur l'irrésistible aveu.
J'adorerais le soir, quand l'étoile s'allume,
Pénétrer dans la chambre où quelque fille dort
Et sans lui révéler ma visite importune,
Voler près de son front où germe un rêve d'or.
J'adorerais la voir au sortir du bassin
Dont l'eau sur son corps fait comme des pierreries,
Et délicatement me poser sur son sein
Comme jadis l'Amour sur celui de Cypris.
J'adorerais entendre, ô divine fortune !
Sous les doigts de Pierrot vibrer la mandoline.
Assise à son balcon où veille un clair de lune,
À ses touchants accents sourit sa Colombine.
Ainsi, quand je suis seul, je médite sans trêve.
La vie n'est-elle pas un perpétuel rêve ?
Dans les bois j'aime à suivre un écarté sentier,
Ici, loin des clameurs, je me livre en entier,
Aux fantasques pensers dont mon âme est bercée.
Ceux-ci sont des réseaux de volupté tissés,
Ceux-là, des diamants au bien-être enchâssés.

Enfin d’autres des fleurs à la joie enlacées.
Et que faire l’humain s’il ne pense jamais ?
Son esprit sera nul, son cœur sera fermé.
La méditation est ce puissant flambeau
Qui guide le cerveau vers l’idéal, le beau.
Oui, faites comme moi, devenez papillon,
Dirigez votre esprit vers l’évolution.
Car penser c’est aimer. Alors, le croirez-vous,
L’amour est un secret qu’il faut que l’on avoue.
Sur terre, sans amour, la vie est monotone.
Qu'est-ce que l’amitié ? Un ruisseau qui chantonne
Où l’amant déprimé vient retremper son âme.
Malgré son inconstance, aimez toujours la femme.
Jour et nuit, nuit et jour, battez toujours de l’aile
Et faites triompher la pensée éternelle.
Le poète est un luth, sa pensée un archet,
La nature est son lien et l’amour son hochet.

RÊVE DE CHINE

Quel âge as-tu ? Seize
Ans, mais n’es Française
Ton cœur est tout neuf.

Tes yeux sont de braise,
Ta bouche de fraise,
Ta peau jaune d’œuf.

Moi, seul, je te souffre
Encore dans ma chambre,
Ô fleurette d’ambre,
Ô ma fleur de soufre !

Je t’adore !… J’aime
Ton ris clair et franc,
Bijou de safran,
Exotique gomme.

À ELISE

Ô brunette aux doux yeux, incomparable Élise,
Faut-il que pour ma joie à chaque instant je lise
Dans votre clair regard un amour insensé ?
Vous m'aimez follement, maintenant je le sais.
Du jour où je vous vis, vous me plûtes beaucoup,
Si bien qu'en mon esprit épris de volupté,
Un rêve merveilleux s'ébaucha tout à coup.
Ô belle fille d'Ève, en ce soir enchanté,
Laissez-moi dans mes bras entourer votre cou
Et baiser votre front, si je l'ai mérité !
Nos instants sont des lis l'un à l'autre enlacés
Par le souffle d'amour infiniment bercés.
Épris éperdument de cette belle fille,
L'instant où je la vois est un enchantement.
Infiniment aimable, elle a son œil qui brille
Sous la longue paupière ainsi qu'un diamant.
Et je suis, voyez-vous, le plus heureux amant.

À CELLE QUE J'AIME

Ô ! Du plus profond de mon cœur
Je vous aime ma chère amie,
Éperdument, à la folie,
Même à vous sacrifier ma vie.
Car vous êtes comme la fleur
D'une élégance sans pareille,
Merveille parmi les merveilles
Qui pousse le long du chemin
Et que l'on cueille un doux matin
De mai d'une fébrile main.
C'est vous ma chère bien-aimée,
Qui resterez dans ma pensée
L'Être dont le charme troublant
M'a ravi toute la raison.

HEIMWEH

Je suis bien loin de vous, maintenant chère aimée ;
L'existence est souvent bizarre aux amoureux.
Ne vous souvient-il pas de ces instants heureux
Où ma bouche effleurait votre tête embaumée ?

Les semaines, hélas ! me semblent des années ;
Malgré moi, mes pensers deviennent ténébreux.
Vite, répondez-moi. Songez que c'est affreux
De savoir que si loin, craintive, vous dormez.

Cueillez-vous chaque jour les roses de jardin ?
Encore mettez-vous votre robe en satin ?
(Je vois briller vos yeux, fuser votre sourire.)

Je ne sais à vrai dire à quoi tend ce discours.
Je voulais, mon enfant, simplement vous écrire :
« Follement, je vous aime »… Adieu, mon seul amour !

CAUSERIE

Chère Madame, enfin, vous voilà divorcée.
Le destin favorable a rompu le licou
Qui depuis de longs jours vous liait à l'époux ;
Vous devez éprouver une joie insensée.

Votre âme généreuse était certes blessée
De vous savoir livrée aux manœuvres d'un fou
Qui dans l'énervement vous menaçait de coups ;
Mais la patience est toujours récompensée.

Vous souvient-il encor de ces soirs de printemps,
Où, sur un mur assis, nous discutions longtemps,
Cependant que la nuit commençait à venir ?

Je me dis : « Semper vos. » Mon âme est une armoire
Où précieusement j'enfouis dans la moire
Du temps, cet éclatant et tendre souvenir.

SIMPLE AVEU

Si je vous l’apprenais, bien chère demoiselle,
Que depuis de longs mois mon âme à grands coups d’ailes
Plane sur vous sans cesse, or me répondriez :
« Mon ami, je le sais. » La vie est un poème
Écrit en lettres d’or, dont le beau titre *J’aime*
Nous emplit brusquement d’une douceur suprême.
Souvent, l’après-midi, en des vers immortels,
Je vante vos attraits, vos hautes qualités,
Vos aimables façons et Vénus Astarté
Est jalouse de votre éclatante beauté.
Oh très certainement, le sculpteur Praxitèle,
Si vous aviez vécu dans son antiquité,
Vous aurait préférée à Phryné pour modèle.

Amour, le plus beau nom qu’aient inventé les hommes !
Il retentit partout, même dans la chaumière,
Il pénètre nos cœurs de sa forte lumière,
Et son souffle léger comme une rose embaume.

Me séparer de vous, charmante créature,
Serait un châtiment, une affreuse torture ;
Je deviendrais bientôt de la mort la pâture.

Pour que ce rêve dure, adressez dès demain
À votre compagnon, cet amoureux humain,
Quelques doux mots tracés de votre blanche main.

ESTAREMOS MUY FELIZ (chanson)

(Air : Serenata, de Toselli)

La nuit vient enfin,
La campagne est grise.
Une tiède brise
De l'oranger apporte le parfum.

Viens sous mon manteau
Te blottir, Élise
Et l'heure est exquise,
Je suis Rodrigue et toi sois ma Nerto.

Hespérus, reine des cieux,
Brille moins que tes grands yeux,
Oh ! Que ton baiser
Sur mon front vienne se poser !

Je suis réjoui
Que ton cœur me dit : Oui.
Ta beauté, ma blonde, assurément
Est l'irrésistible aimant
Qui sert de piège à mon cœur aimant.

CNIDEROS

Qu'il est tendre d'aimer dans un bosquet lointain
Au regard de la lune à l'éclat argentin !
J'aime tes grands yeux noirs et ton merveilleux teint
Pareil à l'églantine éclose le matin.
J'aime ta lèvre rose au doux parfum de thym,
Avide de baisers comme ogre d'un festin.
J'aime aussi ta poitrine où le léger satin
Emprisonne deux seins fermes et libertins.
Oui, j'aime tout dans toi, même ton air hautain.
Si tu devais périr – ô l'horrible destin ! –
De chagrin je mourrais, c'est tout à fait certain.
Une femme qui meurt, c'est un feu qui s'éteint.
Nul ne croit au malheur, tant qu'il n'est pas atteint.

INSTAR OMNIUM

Même âge ont l'homme et sa tentante
Tante.
Et lui, donc, un espoir conçoit.
Soit !

Car Luc, bouillant, l'aime. Or Éva
Va
Se prélasser sous sa flottante
Tente.

Il l'y suit, l'engage à l'entendre,
Tendre.
Faut-il qu'imprévu de jeunesse
Naisse ?

Ô passion, ta flamme instante
Tente !

DE PROFUNDIS CLAMAVI

Du rossignol qui chante,
La douce voix enchante
Les oiseaux d'alentour.

Ainsi, ma chère amante,
Du mal qui me tourmente,
Je suis comme eux ce jour.

Mais mon cœur se lamente
Du mal qui me tourmente,
Du mal, affreux autour,

Du mal, torture lente,
Cruelle et plus brûlante
Que la flamme d'un four.

Ne sois pas inconstante,
N'altère point l'entente
De notre doux séjour.

Ne deviens pas méchante,
Évite cette pente
Où se brise l'amour.

ADORATION

J’aime votre front blanc, vos doux cheveux d’ébène,
Vos yeux noirs, vos longs cils qui palpitent à peine,
D’ivoire et de corail, votre bouche sans haine.

J’aime vos seins gonflés, colombes au bec rose,
Où se blottit le soir mon front parfois morose,
Et que d’un ruisselet de pleurs mon œil arrose.

J’aime tout, tout me plaît, me tente en votre corps ;
Tout en lui n’est que grâce et que riche décors,
C’est l’instrument divin aux magiques accords.

Voilà ce que chantaient mes vers harmonieux
Au temps où nous étions l’un de l’autre envieux.

LES COLOMBES

Ô mes chères enfants, ta sœur blonde, toi brune,
Vous tant habiles à dévoiler mes desseins,
Buissons fleuris, oiseaux, serments, baisers, coussins,
Vous reverrai-je tous, témoins de ma fortune ?

Tendre amour ! J'ébauchais une ballade à l'une,
À l'autre un sonnet. Qu'il m'était doux, vers vos seins
Penché, d'écouter l'eau pleurant dans les bassins,
Une nuit étoilée, un soir au clair de lune !

Ô tentantes enfants, j'ai fait plus d'un poème
Charmant, où je disais : « Claire m'aime et je l'aime.
L'âme d'Élisabeth vient à moi d'elle-même. »

On récolte l'amour quand c'est le cœur qui sème.
L'idée est une fleur que l'esprit fait éclore,
Que l'inspiration d'un rayon d'or colore.

Beauté, jeunesse, amour, qu'eût banni Béhémot,
Chacun d'eux est syllabe et la femme est le mot.

LE NOUVEAU JOCELYN

Un matin d'été dans Paris, notre Sodome,
Je marchais seul, pensif. Sous le céleste dôme
Teint d'azur, reluisait la colonne Vendôme.

Un regard, un sourire, un signe d'une femme,
Voilà tout ce qui peut bouleverser une âme
Et dans un cœur sensible allumer une flamme.

Devais-je sur-le-champ courir à cet enfant ?
Car je songeais : « Aimer, le Très-Haut le défend.
Il ne sait point qu'un cœur privé d'amour se fend. »

Ma conscience alors me dit : « Ne crains rien, ose !
Tu n'es ni Jocelyn, ni Céphar, ni Bérose.
À son corsage était épinglée une rose.

J'allais pouvoir enfin contenter mon envie.
La jeune fille vit que je l'avais suivie.
« Vous allez désormais répandre sur ma vie

Un éclat sans pareil, vous vivant météore.
Dites-moi, dites-moi, l'unique que j'adore,
S'il est des mots plus doux pour vous nommer encore. »

L'EGAREMENT

Oui TU… Ne soyez jouvencelle
Celle
Dont le froid regard de statue
Tue.

Qu'il vive dans cet impromptu
TU
Et que la camaraderie
Rie.

Des us vieux, rigide, incommode
Mode.
Le VOUS qu'estime la noblesse
Blesse.

Moi, je le trouve plus courtois,
TOI.

◆◆◆

V

DESILLUSIONS



SYMETRIE

Grimpe l'alcée au vieux manoir
Noir.
Sur sa hampe au port hasardeux,
Deux

Boutons ont crû joints. Leur mollesse
Laisse
Sortir de leur prison morose
Rose

Brin. Je les dis – quiconque invente
Vante –
Pareils aux seins de la rebelle

Belle
Vers qui mon âme un peu frivole
Vole.

VITA SOMNIUM BREVE

Le Temps se passe dans un rêve
À cause d'Ève.

Mais il est quelquefois peu long
Notre horizon.

Oh ! N'attendez jamais humains,
Le lendemain,

Pour savourer avec ferveur
Votre bonheur.

NITCHEVO

Mon tiroir est rempli de souvenirs divers :
Des chansons, des croquis, un flacon de parfum,
Une rose fanée, un roman, puis enfin
Des billets doux jaunis, des quittances, des vers.

Or quel est ce paquet noué d’un ruban vert ?
Je crois m’évanouir, un portrait aux traits fins
Me rappelle soudain un triste amour défunt,
Une femme infidèle, être lâche et pervers.

J’ai conservé longtemps, témoin de tes aveux,
Au fond d’un médaillon, la mèche de cheveux
Que je t’avais coupée, une nuit, sous mon toit.

Je devrais t’abhorrer, fatale Bérénice,
Mais mon âme, aujourd'hui, malgré son dur supplice,
Me dit d'être clément et de penser à toi.

LA REINE DE MINUIT

Dans un ciel vaporeux Phoebé rêve ce soir.
Déserte est la cité. Chut ! Écoutez : minuit
De ses coups égrenés fait retentir la nuit.
Au pied d'un marronnier je suis venu m'asseoir.

Comme une braise ardente au fond d'un encensoir,
Dans mon morne cerveau je berce mon ennui.
Je tressaille soudain, un spectre blanc a lui,
Au visage couvert d'un loup de velours noir.

Un éclair… Puis c'est tout. ô l'ombre fugitive
Je vous reconnais bien ! Vous êtes cette femme
Qui depuis de longs jours accaparez mon âme.

En quel lieu courez-vous à cette heure tardive ?
Pourquoi donc avez-vous disparu tout à coup ?
Non, vous ne m'aimez pas, vous que j'aime beaucoup !

LE RÊVE

J’ai fait, la nuit passée, un délicieux rêve.
J’étais, il m’en souvient, assis sous un pêcher
Au bord d’une prairie. À mes côtés Psyché
Et Vénus Astarté me cajolaient sans trêve.

Psyché, subitement faisant frémir sa lèvre,
Excita mon désir : je ne pus m’empêcher
De mordre à cette pêche, heureux fruit du péché,
Et dans la cavité je fis couler ma sève.

Lorsque je m’éveillai, j’étais encor joyeux,
Ayant toujours présent ce spectacle à mes yeux.
Un songe, amant, vois-tu, peut satisfaire un sage.

Car fréquemment l’amour conduit au désespoir.
Les rêves sont des fleurs qu’on respire au passage
S’effeuillant au matin pour renaître le soir.

ELLE ET MOI

Tandis que les grillons tapis
Sous la mousse, le frais tapis,
Jasent, je pleure abondamment.
D’où me vient ce cruel tourment ?
Pourquoi donc ai-je, solitaire,
Les yeux fixés toujours à terre ?
Sait-on ce que c’est qu’une femme
Et quels instincts meuvent son âme ?
Hélas ! amis, j’en connais une
Qui m’a plongé dans l’infortune !

CALÉO

Elle est, dit-on, au cieux… L'atteindre !… Et si loin d'elle !
Éole, prête-moi ton outre, aigle, ton aile.

Ah ! les aveux, les ris, l'essor de nos vingt ans !
Je suis triste, anxieux. Dois-je espérer encore ?
J'ai perdu son amour. Que me fait le printemps ?
J'ai perdu sa beauté. Que m'importe l'aurore ?

Bulbul harmonieux, tu deviens taciturne.
Lis, tu n'épanches plus le parfum de ton urne.

L'avenir n'est pour moi qu'une funèbre toile
Où se peignent l'effroi, l'envie qui font souffrir.
J'ai perdu son souris. Que m'importe l'étoile ?
J'ai perdu sa douceur. Que me fait le Zéphyr ?

La vie est un damier où le hasard se joue.
Ô serments cœur à cœur, ô contacts joue à joue !

L’INCONSTANTE

Ombre de Laure ou de Cassandre,
Cendre.
Fière de ton amante ardente,
Dante…
Invoquons-les, Maud, ô bourru
Ru !
Tu crois ton home un paradis,
Dis,
Toi qui n’aimes et que j’aimais !
Mais
Peut-on mouler l’impétrissable
Sable ?
Bouche : arc tendu, haine carquois,
Quoi !

À UNE VANITEUSE

Les femmes ont sur l'homme un réel avantage
Et il eût désiré de l'avoir en partage :
La Beauté qui fascine. Ainsi, ma chère amie,
Toi l'être audacieux à qui je suis soumis
Comme un chien à son maître, as su par tes appas
Faire de moi la proie attachée à tes pas.
Si je te l'apprenais, ce jour, mon amoureuse,
Que ta beauté te rend quelque peu vaniteuse,
Alors me croirais-tu ? Vrai malheureusement,
Tu mets le désespoir au cœur de ton amant.
Est-ce que la Nature en te donnant l'attrait
T'a dit de t'en servir à la façon d'un trait ?
La grâce, le seul bien, le trésor de la femme,
Ne doit être jamais un instrument infâme.
Ton âme, à nos aveux, ne doit être insensible
Et doit de son orgueil outré briser la cible.
L'histoire de Lucrèce, enfant, la connais-tu ?
Cette Romaine avait de bien belles vertus.
Un poignard dans son sein, ô vision d'horreur !
Mais elle préféra la mort au déshonneur.
Toi, comme Cléopâtre, a le nez un peu long,
Et ne pourra changer de l'univers la face.
Malgré qu'en ton regard coule le Phlégéton,
Je saurai résister fort bien, quoi que tu fasses.
Quel philtre complaisant, quel breuvage enchanté
À grands flots à l'humain verses-tu, Vanité,
Pour que de son esprit il soit infatué !

FAREWELL !

Bientôt nous plongerons dans la nouvelle année.
Ainsi passent, s’en vont d’un vol chargé les jours.
Avant la fin de l’an, amante, nos amours
Se sont éteints, las ! La rose s’est fanée

Avant d’éclore. Adieu ! mot qu’une âme peinée
Murmure en un sanglot et répète toujours ;
Mot qui de la tristesse enfle, active le cours !
Te voilà consumé, vif flambeau d’hyménée !

Amour ! mot qu’un baiser rend plus moelleux qu’un miel !
Quel être malfaisant, quel démon sans pareil
Sur ta bouche a passé son éponge de fiel ?

Ton regard jadis doux comme un rayon d’étoile
Est devenu moqueur, et le mien vers le ciel
Tourné, qui te supplie en vain, de pleurs se voile.

GNÔTHI SEAUTON

Fille de Rocroi,
Crois
Que Han-Odunê
Né
Dans le Nivernais
N’est
Pas un écrivain
Vain,
De banal farci.
Si
Lourds soient mes divers
Vers,
Ils ont un dessein
Sain :
Amoureux message
Sage.
(Oh ! l’amour, parfum
Fin
Qu’épanche un vainqueur
Cœur !)
Ton cœur méchamment
Ment.
Critique, ô bassesse !
Cesse,
Tais-en le moqueur
Chœur !
Moquerie, emblème
Blême
Des esprits fermés !
Mais
Sois sûre, Musset
Sait
Ce que Marivaux
Vaut.
Quel orgueil t’affame,
Femme ?

THERMIDOR

Tempête ou soleil, jour ou clair de lune,
Tour Eiffel – Babel – souvent j'ai passé
Sous ton magistral i grec renversé.
De même, un haïk l'enveloppant, une

Arabe y passa. Laide, belle ou brune,
Je ne sais. J'avais envie, insensé,
D'arracher son voile. Alors, j'ai pensé
Que telle action mène à l'infortune.

Ouvre audace-clé le mystère-porte !
Non. Est-il zaïmph ou haïk ? Qu'importe.
N'allons pas troubler ce front si serein.

Ses ongles, ses dents se feraient airain
Pour me mutiler ; craignons Alecto.
Oh ! l'angoisse – étau de se voir Matho !

LA COUPE BRISEE

Peut-être le récit suivant vous surprendra.
Pourtant il est réel, me croira qui voudra.
Un soir, après souper, avec une compagne
Je discutais gaiement lorsqu'elle s'écria :

« Cher ami je possède encore quelque épargne.
Allons au cabaret qui scintille là-bas. »
Dans les coupes alors pétille le champagne,
Et ma joie eût été de battre la campagne.

Quand je voulus porter le cristal à mes lèvres,
Soudain, je ne saurais vous dire pour quel cas,
La coupe m'échappa, tomba puis se brisa.

Destin, depuis ce jour, mon cœur gémit sans trêve.

Rendez-moi la gaîté que vous m'avez ravie.
En brisant cette coupe, ai-je brisé ma vie ?

STARE SULLA CORDA

Lucien, pauvre Lucien, en rencontrant ta belle,
Ton âme abondamment s’emplit de rêves d’or,
Et tu ne songeas point – étant naïf encor –
Si cet être charmant te resterait fidèle.

Lorsque vers le bonheur du déployas ton aile,
Cupidon qui veillait arrêta ton essor.
Soudain tu t’abattis, toi, victime du sort,
Puis alors t’achevas ne voulant aimer qu’elle.

Amant infortuné, qu’est-ce donc que l’amour ?
C’est un ruisseau limpide aux nonchalants détours
Qui dans ses eaux t’invite à mirer ton image.

Mais amant prends bien garde à ce miroir tentant,
N’approche pas trop près de l’onde ton visage,
C’est ici tout au fond que le néant t’attend.

LA TRISTESSE D'ELCÊMASUNÊ

Oui, je suis convenable et je suis fort surpris
De ne trouver partout que haine et que mépris.
Est-ce que maintenant le bien, le vrai, le beau
Sont détruits par le feu de leur propre flambeau ?

L'absurde effronterie, elle seule, a son prix.
(Le vulgaire convient aux vulgaires esprits)
Pourquoi me déchirer, toi blâme, affreux corbeau !
Et la Société pour moi n'est qu'un tombeau.

Mon désespoir est grand, ma douleur est aiguë ;
Ma coupe, au lieu de myrrhe, est pleine de ciguë.
Serais-je Idoménée ou serais-je Isaïe ?

Serais-je ce pavé que l'orgueil, cette hie,
Foule effroyablement ? Comment être joyeux !
Ah ! m'arrachez le cœur ! Ah ! crevez-moi les yeux !

L'HUBRIS

Le poète est un luth, sa pensée un archet,
L'amour est un tyran dont l'homme est le hochet.
S'il m'arrive parfois de chanter sur ma lyre
Dans un transport charmant, mes rêves, mon délire,
Le jaloux Cupidon, grand semeur de discordes,
De sa thyrse de fer brise toutes mes cordes.
Et je pleure en secret tout mon bonheur perdu,
Espérant que bientôt il me sera rendu ;
Je pleure mon malheur comme Aurore, Memnon.
La douleur est autant traître qu'un trait de Parthe
Ou le renardeau qui rongea l'enfant de Sparte.
Ah ! laissez-moi pleurer, Infortune est mon nom !
L'amour est le tombeau de la sombre Agavé,
Des bontés de mon cœur il n'est jamais gavé.

MEDITATION

L’hiver le jour est triste et la nuit descend tôt.
Que de fois seul, le soir, assis au coin de l’âtre
Où danse sans arrêt une flamme folâtre,
J’ai de pensers hardis construit bien des châteaux.

Sinon, que puis-je faire en cette fin d’année !
Car l’oisel est sans voix et la rose est fanée.
Et les buissons fleuris où la fille étonnée
Avec quelque Hylas flétrit son hyménée,

Maintenant sont déserts, sans vie et sans écho.
Il ne me reste plus, ô nature marâtre,
En pareille saison, qu’à hanter le théâtre,
Qu’à parcourir mon parc, vêtu d’un chaud manteau.

Et dans ce calme affreux, moi jeune homme idolâtre,
Tirant de mon cigare un nuage bleuâtre,
Écouter le jet d’eau sanglotant dans l’albâtre
Près duquel se prélasse une Vénus de plâtre.

LE NOUVEL ICARE

J’ai vu s’évanouir tous mes projets hardis.
Oh ! Qu’aurait-il fallu, jeunes gens, que je fisse,
Pour que restât debout mon fantasque édifice !
Des monstres indomptés hantent mon paradis.

J’ai tenté d’embrasser à la fois trop d’espace
Et m’approcher trop près du fulgurant soleil.
La cire s’est fondue à son rayon vermeil.
Je sens alors soudain mon aile qui se casse.

Présentement pour moi tout but est un écueil,
Tout espoir un mourant, tout plaisir un cercueil.
Je vais je ne sais où, je n’étreins que le vide.

Comme rassasier mon appétit avide ?
Qui donc satisfera mon satanique orgueil ?
Et le fuseau des jours vivement se dévide.

C’est à vous, rien qu’à vous que je m’adresse, femmes :
L’âme a plus de raison que la raison n’a d’âmes.

VERGISS MEIN NICHT

Étoile de Vénus, reine du firmament,
Belle jonquille d'or au champ de l'infini,
Toi que, matin et soir, plus d'un pâtre bénit,
Dis-moi si sur ton sol est satisfait l'amant.

Tout, sur notre planète, hélas ! n'est que tourment !
En notre siècle vingt, amour, es-tu banni ?
Devons-nous assister à ta lente agonie ?
Lucifer, je me sens pâlir affreusement.

J'aime la vie encore et n'ai que vingt-quatre ans !
Oui, je veux me griser des parfums du printemps.
Vous qui le savez, mie, ô ne m'oubliez pas !

Aimer sincèrement est ma seule espérance.
Vers un bonheur durable, ô dirigez mes pas,
Ayez pitié de moi, soulagez ma souffrance !

LE REVOLVER

Sur la table de nuit que recouvre le vair,
Un objet de métal étincelle au soleil,
Un objet dont le bruit sec déchire l’oreille,
Un objet dont le nom m’effraie : un revolver.

Ce farouche instrument qui mutile la chair
Serait-il aujourd'hui notre bien le plus cher ?
Dira quelque mari meurtrier : « Tant pis, elle
M’avait rendu cocu. J’ai tiré l’infidèle. »

– Je t’en supplie, époux, n’use, n’use pas d’armes,
Même si toutefois ta compagne est coupable.
Comprends-tu ce dont un revolver est capable ?

Je t’en supplie, époux, n’use que de tes larmes.
Ton désespoir sera pour elle cet affront
Qui de pourpre colore et fait baisser un front.

L’HEAUTONTIMOROUMENOS

Maintenant me voilà désolé, taciturne.
Mon esprit s’est empli de pensers fort funèbres.
Me serais-je égaré par hasard dans l’Erèbe ?
Ou m’aurait-on plongé dans les eaux d’un minturne ?

Que me voulez-vous donc, ô visions nocturnes !
Je sais que la douleur fit maints hommes célèbres.
Afin de dissiper ces affreuses ténèbres,
Laissez couler, mes yeux, les larmes de vos urnes.

J’avoue avoir commis dans ma prime jeunesse
Des fautes, fruits amers de l’inexpérience,
Pour lesquelles, hélas, je dois gémir sans cesse…

Enfin, quoi qu’il en soit, voix de ma conscience,
Je vous écouterai – n’étant Iblis ni Cham –
Dussé-je être martyr ad vitam aeternam.

MOI ET ELLE

Quoi ! Vous osez encor, mie, implorer ma main,
Vous qui m’avez conduit en si fangeux chemin !
Après tous vos affronts revenir sur mes pas !
Blâmez, si vous voulez, je ne fléchirai pas.

Ma personnalité, comme un air de Métra,
Pensiez-vous, le prendra. D’emblée il se mettra
Dans le rond qu’en rêvant trace l’amour-compas.
Criez, si vous voulez, je ne fléchirai pas.

Femme, sachez-le bien, j’exècre la bassesse.
L’humain sans conscience alors d'être humain cesse,
Ce qui me plut en vous, ce furent vos appas.
Pleurez, si vous voulez, je ne fléchirai pas.

Certes, lorsque vers vous, je déployais mon aile,
Je croyais m’enivrer d’une joie éternelle.
La douleur est lion, je sers à son repas.
Mourez, si vous voulez, je ne fléchirai pas.

LA BEAUTE FAROUCHE

Efface ta censure
Sure
Et notre flétrissure
Sûre.

Chaque âme qu’on supplie
Plie,
Chaque cœur qu’on obsède

Cède.
Nous t’aimons à genoux,
Nous.

Comme toi, nous, sensible
Cible,
Avons notre blessure,
Surre.

◆◆◆

VI

AVANT ET APRES LA MORT



LA LUMIRE QUI S’ETEINT

Sur un lit agonise une princesse hindoue.
Tout son corps se soulève et, de ses grands yeux doux,
Comme sa Bénarès que traverse le Gange,
S’exhalent force pleurs. Ô dis-moi mon bel ange
Tes peines, tes chagrins ! Une jeune princesse
Devrait en notre siècle ignorer la tristesse.

Bien qu’elle porte, amant, le velours et l’hermine,
Tu ne peux deviner le souci qui la mine.
Ce n’est pas le défaut de plaisir et d’argent
Qui brusquement a fait cet être si changeant,
Aisée elle est assez pour aider l’indigent.
Mais quel est donc ce mal, cette douleur étrange,
Qui depuis quelques jours férocement la ronge ?
Je vais te l’avouer, maintenant je le sais :
Son amant, un Français, sans cas l’a délaissée.

Pleure, l’Amour t’entend, tu peux pleurer, aimée,
Pure, laisse couler – l’affreux destin le veut –
Une craintive larme au bord de tes yeux bleus.
Car ton malheur est né bien après des années
De bonheur incroyable et de joie insensée.
Mortellement au cœur cette fille est blessée :
On ne lui donne encor que peu de temps à vivre.
Comme dans les romans du célèbre Shakespeare,
Lui faudra-t-il aussi qu’à son tour elle expire ?
Impitoyable Éros, pourquoi de sang être ivre ?
Le destin est cruel. Charmante Levantine,
Baise avant de mourir cette fraîche églantine…

LA JEUNE MALADE

Qu’as-tu, ma chère enfant, quelle fièvre brûlante
Te consume le sein ? Quelle torture lente
À tes candides traits imprime la douleur ?
Pourquoi ces longs soupirs, pourquoi cette pâleur ?

« Je meurs, ma mère, adieu, plains ta fille expirante.
Ô fort cruel amant… infortunée amante !
Il ne veut plus m’aimer… Je suis frappée au cœur.
Maman, va le chercher… Mais quoi, mais quoi ? J’ai peur !

La mère sort en hâte, inquiète, éplorée,
Elle revient bientôt du jeune homme suivie.
« Vis encore, lui dit-il. Crois-tu que je t’oublie ?

Oh ! laisse-moi baiser ton front, mon adorée ! »
Mais qu’est-ce ? regardez : l’amant pleure à son tour.
Elle est morte !… Voyez qu’on peut mourir d’amour.

LA JEUNE DANSEUSE

Qu’ils sont déjà lointains, ces jours, mon amoureuse !
Et quelques grands que soient la durée et l’espace,
Ma fidèle mémoire en garde encor la trace.
Non, non, ils ne sont plus, ces jours, ô ma danseuse !

C'était, il m’en souvient, par une nuit brumeuse,
Une nuit de printemps, au sortir du Palace.
Je sens soudain un corps à mon corps qui s’enlace ;
Dans mes bras se blottit une fille peureuse.

C'était toi… c'était toi, belle et désespérée,
Qui venais, éplorée, implorer mon soutient.
Nous nouâmes dès lors une idylle dorée.

Ton bonheur fut le mien, mon amour fut le tien.
Mais hélas ! tu mourus, tendre, heureuse, adorée !
Moi, je pleure, à qui rien – hors le mal – n’appartient…

Si l’on me voit souvent sautillant et rieur,
C’est afin de cacher mon sombre intérieur.

LA JEUNE MORTE

Dans ce champ de silence où pour toujours nous parque
La Parque,
Je suis allé souvent. Ici, près d'une tombe
Qui tombe,
En ruine… Je songe à la vie, à son cours
Si court.
Il faut songer. Je pense enfin à cette mort
Qui mord
Aveuglément. Où donc vais-je ? Je ne sais pas.
Mes pas
Traînent sans but, parmi les funèbres dédales
Des dalles.
Soudain, sur un tombeau de marbre, mon regard
Hagard
Se porte. Je pâlis. Ô subites alarmes !
Des larmes
Ruissellent sur mes joues… (Épanche-toi sans peur,
Mon cœur !)
Là, l'être affligé, comme un enfant qu'on allaite,
Halète.
Au seuil du monument tout recouvert de lys,
Je lis :
« Emma B…, décédée à l'âge de vingt ans. »
Le Temps
A fauché sans pitié cette fleur innocente
Naissante.
Qui n'a crié : « Zeus, fais que pour qu'elle demeure,
Je meure ! »
Thanatos au fatal gouffre d'un coup de pouce
Nous pousse.

– Ô toi que j'eusse aimée et qui peut-être aima,
Emma !

– J'aurais voulu l'avoir, l'oiseau de Cythérée
Qui crée
L'heur, pour dire : « Oiseau, toi que sur elle j'ai mis,
Gémis ! »

ANNO CETATIS SUCE : VINGT-DEUX

Près d’un mur, un tombeau tout recouvert de fleurs
Où viennent s’accroupir parents, amante en pleurs,
Ô tragique Destin, ô choses trop funèbres !
Aujourd'hui frais, joyeux, demain dans les ténèbres…

Je sens mon pauvre cœur déchiré de sanglots !
La douleur hurle en moi comme d’orageux flots.
Des pleurs également coulent de ma paupière,
Fière, en me recueillant devant ton humble pierre
Où tu dors avec tes amours.
– À vous, amis, avant que vous soyez la proie
Du noir Erèbe pour toujours,
Écoutez ce conseil qui procure la joie :
À la coupe de vie, amant, porte tes lèvres,
Aspire son nectar vermeil, bois-y sans trêve,
Découvre le secret de ce calice d’or.
Cependant que tes jours se dessinent encor,
Étanche ton désir et bois-y sans remords,
Bois, car jamais, hélas, ne reviennent les morts !
(La Terre les retient dans leur sombre séjour)

le Temps est un abîme où périssent nos jours.
le Destin écrit-il aussi pour nous ces mots :
« Mane, thecel, pharès » Ah ! que d’ignobles mots !

L’IRREPARABLE

La vie est une fleur que le destin effeuille.
De sa traîtresse main chaque jour il enlève
Un frais pétale et la rend de plus en plus brève.
La vie est un chemin hideux semé d’écueils.

À chaque instant nos pas rencontrent des cercueils.
Notre sol est mouvant comme celui des grèves.
Ô Destin, tu nous fais pleurer, gémir sans trêve !
Hélas ! Mon frère est mort, c’est un terrible deuil !

Sa jeune fiancée, attristée, éplorée,
Voit alors s’achever une idylle dorée ;
Elle a perdu, l’enfant, une bien chère tête.

Pleurons-le tous les deux, Mademoiselle Yvette.
Laissons, laissons saigner nos pauvres cœurs meurtris.
La vie est une fleur que Thanatos flétrit.

SIT TIBI TERRA LEVIS

Voici près de cinq mois que Julien est mort,
Dans son noir souterrain, en proie aux vers, il dort.
Des larmes de mes yeux, des pleurs de la rosée,
Sa tombe est chaque jour tendrement arrosée.
Dans un vase mêlés, parmi le sable fin,
Iris et dianthus épanchent leur parfum,
À mon front peiné grimpe une fourmi hardie.
L'oiseau, sur une croix, chante sa mélodie.
L'herbe, qui sur un tertre abandonné verdoie,
Aux baisers du zéphyr bruit, frémit, se ploie.
Dans ce champ éternel, dans ce champ de sommeil,
Où ne brille nul heur, excepté le soleil,
Je m'attarde souvent et, sous les pins épais,
Je sens mon cœur moins lourd, mon âme plus en paix.
Là, je rêve, je rêve ! Oh ! que vois-je ?… Je vois
Sortir de leur tombeau des trépassés hideux
Qui sautillant, criant d'une farouche voix,
M'obligent dans leur ronde à danser avec eux.
Ce rêve dissipé, je me mets à gémir,
Je me mets à pleurer et je me sens pâlir.
Ô frère regretté, Julien, Julien,
À qui j'étais uni par un si fort lien,
Pourquoi, pourquoi si tôt as-tu voulu mourir ?
Oui, l'insensible Mort, cette Mort qu'on redoute,
T'arrêtant, te brisant au début de ta route,
N'a mis que vingt-deux ans à filer ton linceul !
Quel tragique destin : sitôt défunt que né !
Je crois qu'il me répond : « René ! René ! René !
Je reviendrai demain – et comme aujourd'hui – seul.
D'une fébrile main j'ornerai ton squelette
D'un gracieux bouquet de pâles violettes.
Tu goûtas le bonheur jusqu'au dernier soupir.
Dans ton sombre réduit tu viens de t'assoupir.
Mais un bonheur parfait ne peut durer toujours :
Une cause fortuite en arrête le cours.
Que la terre te soit légère, ô frère ! ô frère !
Dors bien paisiblement en ta demeure austère.

LE VER RONGEUR

Comme un ver du tombeau, le noir ennui me ronge,
Et je sens mon cerveau troué comme une éponge.
Sur ton aile légère, emporte-moi, zéphyr,
Emporte-moi bien loin, loin des pleurs, loin des cris.
Me dépose en un coin où pourra mon esprit
Trouver l'apaisement. Je suis las de souffrir !

LA DETRESSE D'ASMUND

L'amour, universel
Sel,
Malgré nos sûrs aveux
Veut
Toujours nous apparaître
Reître.
Serait-il un défunt
Feint ?
Serait-il ce sévère
Verre
Où mon âme aux abois
Boit ?
Oh ! fuyons la géhenne
Haine
Où ce monstre au sifflant
Flanc,
La stupeur, ce serpent,
Pend !
Reprends-moi, salutaire
Terre
Que conçut ton giron
Rond.

EX-VOTO OU SAPPIR

Quand Atropos m’aura libéré de la vie,
Je ne désirerai ni riches funérailles,
Ni désespoir, ni que d’un peuple qui tressaille
Ma dépouille au terrain du repos soit suivie.

À ne point me pleurer, ce jour, je vous convie.
À quoi sert tout cela ? Croyez-le, je m’en raille.
Parents, vous vous direz : « Qu’a-t-il dans les entrailles
Pour ne manifester pas même une humble envie ! »

Je voudrais seulement, ô jeune Corinthienne,
Que ma tombe, en tous points, soit pareille à la tienne :
Ni grille, ni fleur, ni couronne qui rutile.

Rien qu’un vase de grès recouvert d’une tuile
Où viendra s’enrouler en volute une acanthe,
Car la simplicité pour moi reste éloquente.

LUI ET ELLE (1)

Quand Julien était en vie,
Mon cœur pur, mon âme ravie
Célébraient la joie et l'amour.
Hélas ! Hélas ! Amis, ce jour,
Ils ne chantent que la tristesse !
Faut-il pleurer, pleurer sans cesse,
S'étourdir d'une amère ivresse ?
Est-ce là le plaisir terrestre ?
La gaîté part, le malheur reste.
Adieu bonheur, espoir, jeunesse !
Ainsi, la mort froide et cruelle
Prit en ses lacs la tourterelle,
Ce doux oiseau que Zeus bénit,
À peine sorti de son nid,
Qui voulait essayer son aile.
Oh ! Que va donc devenir celle
Dont le grand œil noir étincelle
D'un feu si mystérieux, elle,
Elle, son amante fidèle !
Certes trop vrai : souvent l'humain
S'abat à moitié du chemin.
Destin, ton implacable main
L'arrête. Non l'aronde au bec
Savant ne reverra Baalbek.
Oh ! Ne dites jamais : demain !
Désormais les printemps seront
Pour moi semblables aux hivers.
Pauvre encagé, je marche en rond,
Harcelé du fouet des Revers.

LUI ET ELLE (2)

Enfuis ces temps ! Avant qu'il touche le tombeau,
Sa vie étincelait comme un divin flambeau.
Il était si rêveur, si bon, si doux, si beau !
Elle, en l'apercevant, l'accueillait d'un sourire,
Et lui s'approchait d'elle, étonné, sans rien dire.
C'était l'heure où l'amour à ses secrets se livre.
Trop vite il a passé, lui, si content de vivre,
Lui qu'un tendre regard, qu'une voix rendaient ivre,
Lui, lui que l'existence a rayé de son livre !
Son souvenir en moi grandit comme une flamme,
Car mon cœur est son cœur et mon âme son âme.

Ô vous, l'amante au cœur rongé par la souffrance,
L'être que vous pleurez mérite fort vos larmes,
Et ces pleurs, croyez-m'en, conviennent à vos charmes.
Il était Jocelyn , vous étiez sa Laurence.
Comme le papillon qui sur la fleur se pose,
Il ne goûta que peu le parfum de la rose,
Vous rose, son orgueil, vous sa suprême chose.
Pour Julien, trop tôt, l'abîme s'est fermé.
Quoi que vous me disiez, je sais qu'il fut aimé,
Oui, très sincèrement, je sais pour quelle cause.

Défuntes les amours d'Antoine et Cléopâtre,
De la nymphe lascive et de l'antique pâtre !
Vos touchantes amours sont éteintes aussi,
Tendres feux s'échappant d'un fier Cotopaxi.
Une amitié s'en va, puis une autre commence.
La Nature qui crée étouffe en sa démence
Et la vie et la joie. Oh, sombre désespoir !
Pourtant j'ai composé dans ma tristesse, un soir,
Cette courte chanson que vous voudrez savoir.
Julien disait donc un jour à sa compagne,
À l'instant où la nuit descend sur la compagne :

« Je t'aime, toi, la plus belle du monde,
Toi, dont l'amour satisfait mon destin,
Toi, dont la voix murmure comme une onde
Qui filtre et court dans le sable argentin.
Le temps est doux et la nue étoilée.
Sachons aimer en ce soir captivant
Et sayons-nous au fond de la vallée,
Sous ce vieil orme où je rêve souvent. »

LUI ET ELLE (3)

L'amour est un sommeil dont la femme est le rêve.
Si le songe est charmant, sa durée est fort brève.
C'est un roseau qu'un vent brusquement nous enlève ;
C'est un arbre au printemps qui sent tarir sa sève ;

C'est un vase de miel qui s'enfuit de la lèvre ;
C'est un baigneur déçu qui déserte la grève ;
C'est l'enfant nouveau-né qu'avant le terme on sèvre.
Ô jours, cacheriez-vous sous votre écorce un glaive !

À quoi donc sert d'aimer s'il faut mourir si jeune !
Au banquet de la vie où l'homme en paix déjeune,
L'affreuse mort le prend et le soumet au jeûne.

L'avenir se nourrit de l'espoir ruiné.
Ces vers, en célébrant mon frère infortuné,
Célèbrent vingt-six fois le jour où je suis né.

LA CHUTE DES FEUILLES

Hâve, adynamique, Brigitte
Gîte
Sous les combles… Quand l'énervant
Vent

D'octobre, a-t-on dit, chassera
Râ,
Elle mourra… Las ! C'est l'automne !
Tonne

Fût, pourvu qu'encor la verdure
Dure.
Zeus, les feuilles par hécatombes
Tombent.

À les rattacher, seul remède,
M'aide.

◆◆◆

VII

RENOUVEAU ET PROGRES



AUDI VOX

« Or, la religion n'est-elle pas un mythe ? »
Telle est la question que se fait chaque jour
Mon esprit en pensant au céleste séjour
Peuplé, dit-on, de gens plus nombreux que les mites.

Et leur maître Jésus, idole des ermites,
Au pays de la Nue, au Prince de Lâdjourd,
Aux bienheureux, aux saints, vous y croyez toujours ?
Ah ! combien je vous plains, insensés azymites !

Je vais vous dire à quoi sert la religion.
Elle trafique la crédulité de l'âme
Du fidèle soumis, commerce vil, infâme,

Afin de contenter besoins, prétentions
Des prêtres, cardinaux, l'immonde légion.
L'intelligence dans tel combat est une arme.

QUOD ERAT DEMONSTRANDUM

De critiquer l’athée on a sûrement tort.
(Je renie, il est vrai, Nésu, Tartak, Hathor.)
Il peut être, l’athée, honnête tout de même.
Croyez, si vous voulez, à quelque être suprême,
Vous êtes libres, gens, mais moi je n’y crois pas.
Adorer sans raison un être imaginaire
Pour qui jadis on fit des luttes sanguinaires
Des innombrables saints, une Vierge Marie
(La virginité se perd quand on se marie),
Tout cela n’est pour moi que mythe, allégorie.
S’il fallait croire, eh bien ! je croirais aux démons.
L’air des religions empeste mes poumons.
Où l’on veut la mener ainsi la raison va.
On est moutons tondus menés par Jéhovah.
Anthropopithêkos de l’île de Java,
Sous le joug d’Houyhnhnmo dégradé Yahou,
Ou des gens insensés qui vont sans savoir où,
Mais il est aussi ceux qui raisonnent beaucoup.
Quel grand mal aux esprits la naïveté fait !
Au pays du Bon Sens l’intelligence est fée.

16-10-30

VENDEMIAIRE

L’automne avait rouillé les buissons, la forêt.
Nous suivions lentement quelque sentier discret :
« Es-tu parfois allée à la messe, ma mie ? »

« Quoi ! Moi, Nelly, hanter ce temple d’infamie !
Ta question m’indigne… Ah ! pour qui me prends-tu ? »
Elle était révoltée. Alors, je me suis tu.

« Sais-tu, m’a-t-elle dit, que l’Église Termite,
Argus du forçat mythe,
Sans cesse sape, ronge avec férocité
Cette tour de clarté,

Ayant nom Vérité,
Aidé en son travail abject par l’humain-mite
– Seconde dynamite –
Imbécile à l’excès, qu’on appelle azymite ? »

ABAJO LAS CARETAS

Tu voudrais le nom de Voltaire
Taire
Car tu le dis une hérétique
Tique.

Athée ! exact. Depuis Calas,
Las !
L'homme droit sait ce qu'un dévot
Vaut.

Un dieu !!!… Mais hui, comme naguère,
Guère
De bien, guerre… eh quoi, Jéhovah

Va t'occuper !… Honte à qui diffame
Femme.

PARALEIPOMENA

Gens, vous croyez encore aux choses de Église
Ah ! sombre hypocrisie… insondable bêtise !
Religion est vase où vérité s'enlise.
Le moral s'avilit quand la croyance croît.
Détruisons à jamais les temples et les croix.
Malheur aux dieux abjects, honte à celui qui croit.

EGLISE ET A   RMEE (chanson)
ou
LA FRANCE ENCHAINEE

Calme, tu subis, République,
Ces deux boulets s'entrechoquant.
Dans ton noir cachot étouffant
Perce à peine un rayon oblique.

L'une et l'autre mènent le Monde,
L'une est traîtresse et l'autre immonde ;
L'une dit : « Robe ! » et l'autre : « Épée ! »

L'une a pour l'autre des douceurs.
Assurément elles sont sœurs.
Pour l'une et l'autre le sot paie.

Fille d'Occident angélique
Quand briseras-tu ton carcan ?
On met ta pudeur à l'encan.
Te croirait-on femme publique ?

COGITO, ERGO SUM

Honte à la brute Desèze
Qui défendit Louis Seize.
Vive le régime neuf
Qu’enfanta Quatre-vingt-neuf !

À bas le pouvoir factice
Et les rois et les tyrans !
Salut Vérité, Justice !
Des abus soyons les rans.

Si je dis oui, lui dit non.
Ce que je fixe, il le bouge.
L’État, qu’est-ce ? Un cabanon,

Une étable, voire un bouge.
L’entêtement est un mur
Et pour le joug l’homme est mûr.

PLAUDITE, CIVES !

Debout sur un pesant pavois,
Vois
Marianne, comme un burgrave,
Grave,

Que portent deux Francs au robuste
Buste.
Cette grandeur de l’univers
Vers

Le ciel de lapis éclatant
Tend
Un flambeau, narguant les Sylla.

La
Raison souffla : « Que Bonaparte
Parte ! »

LA COLONNE VENDOME

Hui comme
Naguère
La guerre
Prend l'homme.

Vendôme
N'est qu'un
Coquin
En somme.

Hère, erre,
Bœuf, pais
En paix.

Qui pense
Bien, panse.

MATA HARI

Douze fusils prêts. L’un d’eux défaut. Ordre hautain…
Ô lacs, ô lits douillets, ô chênes centenaires,
Vous dûtes frémir, quand, pareils à des tonnerres,
Claquèrent onze coups dans le calme matin !

Mata Hari la brune, au charme levantin,
Expiait… Pas un cri. Le bruit d’un corps qui choit.
Au dire de certains la proie était de choix.
Ô femme, étrange nom, plus étrange destin !

Libre, plus d’un soldat, scrutant ta beauté fière,
N’eût dirigé sur toi la balle meurtrière.
On ne commet plus vil crime en tuant sa sœur.

Ô vieux gardien Lesage !… Et pourquoi, défenseur,
N’avoir, pour la sauver, au lieu du plaid aride,
Tenté de répéter le geste d’Hypéride ?

MEHR LICHT

Ô dieux ! Le lion britannique
Nique
Notre bonté. La Germanie
Nie

Tous ses engagements. L’Autriche
Triche
Avec le passé. L’Italie
Lie

Le sang au progrès. La Russie
Scie
L’axe d’entente. Oh ! l’intraitable

Table
D’ogres ! Ta devise est : souffrance,
France !

LE MINISTERE DE LA GUERRE

Au ministère de la guerre
Du travail il ne s'en fait guère.
Les hommes narrent des histoires
Où pullulent les aventures.
Les dames font de la couture,
S'examinent dans leur miroir.

Je connus, étant militaire,
Dans cet immense ministère
De merveilleux moments. Un jour,
Nous discutions de poésie,
Le lendemain de nos amours.

Et souvent, au sortir de table,
Allongé dans l'herbe fleurie,
Le cerveau plein de rêveries,
Je revois ces heures chéries.
Mes amis, il est regrettable
Qu'une aussi nonchalante vie
Ne puisse durer toujours.

PRO PAX

Si l’on doit dès demain te prendre ton enfant
Pour l’offrir en proie au canon,
Mère, t’indigne et réponds : « Non !
Ma haute conscience, Arès, me le défend ! »

Sois neigeuse brebis qui paît
L’emblème vivant de la paix.
Guerriers, la gloire vous l’auriez

Aussi bien qu’avec le laurier…
Mais l’airain plait. Il est si près
Pourtant le myrte du cyprès.

Dans l’air, l’obus éclate et détonne et le fend
D’un éclair ; ainsi fait le nom.
Ô spectres d’Etzel, Knut, Sinon !
Mieux vaut être vaincu sauf que mort triomphant.

LE DRAPEAU

Eux, eux seuls peuvent nous suffire.
Ils sont tes prunelles, ton teint,
Tes lèvres, dont l'éclat éteint
L'azur, la neige et le porphyre,

Pareils au drapeau qui déploie
Au soleil sa brillante soie.
Que sais-je ? Peut-être au drapeau
National, tes yeux, ta peau,

Ta bouche, ont-ils imposé leurs
Saines et vibrantes couleurs ?
Le visage, étendard vivant,

Qui seulement frissonne au vent
Mystique de la renommée,
Rallie aussi toute une armée.

LA JEUNE EXILEE

Que l'exil te révèle acerbe
Serbe !
Pourtant notre sol attirant
Rend

L'espoir. Tiens, en cet embaumé
Mai
La foule enfiévrée en cadence
Danse.

Aux sons d'airs vifs. Ton mal, enfant,
Fend
Mon cœur. « Soyons gai » : ma devise
Vise

Au Bien. donc, comme tout Paris,
Ris.

CHAMBRE DES DEPUTES

En bon ordre, en leur esclassale
Salle
Encore les voilà réunis,
Nids
De nombreux partis… (L'or, l'ivoire,
Voire
Les peaux dont les modes s'emparent,
Parent
Le public féminin)… « Tacite
Cite
Le Droit, mais souvent la Justice
Tisse
L'erreur, dit un « Gauche ». Acculés,
Les
« Droites » hurlent. Le Président
Dans
Ce vacarme, en vain, sonne : obscène
Scène
Que réprouverait un Saki.
Qui
Veut politique a d'orageux
Jeux,
Qui veut combats a furibonds
Bonds.

DOXA

Grands Aristote et La Fontaine,
Taine
Fut votre émule et tel concert
Sert

L'ordre. On a tous, fous ou sensés,
Ses
Prestigieux dieux. Bourdaloue
Loue

Le ciel. Moi, chéris le progrès,
Grès
Où l'on grava : « LUX ». Le barbare

Barre
D'ombre ce mot. À qui s'égare,
Gare !

VERBI GRATIA

Écrire ! Il faut en nos illustres
Lustres
Savoir écrire et bien. Platon
Ton

Phédon, je l'avoue, en complet
Plaît
À mon âme. (Oh ! lui modèle
D'elle !)

Écrire bien !… Mais le profane
Fane
Tout d'un air vil. Bien qu'outragé,
J'ai
Droiture et bonté, lumineux
Nœuds.

LES PHARES

Pasteur, Hugo. Quel fulgurant
Rang
Ils tiennent sur notre planète !
Nette

Est leur mémoire et ces humains,
Maints
Autres humains, certes, l'esprit
Pris

D'admiration, d'un compris
Prix
S'acquittent envers eux. Chanceux
Ceux

Dont la main sauve comme Orphée
Fée.

VENTOSE

Mon âme est un torrent où coule ma pensée,
Orageuse, insensée – orgueilleuse, offensée.
Qui l'anime à ce point ? Serait-ce Belzébuth ?
Des sons mystérieux s'échappent de mon luth.
Lecteurs, vous le savez, je ne suis point un sage ;
Le Statuaire Temps changera mon visage.

L'hypocrise-aspic et la vanité-hie,
L'imbécillité-plomb et l'égoïsme-scie,
Composent le moral des humains d'aujourd'hui.
La vertu fée a fui.
Leurs cerveaux et leurs cœurs rendent des accords faux.
L'affreux vice étincelle en leurs yeux de gerfauts.

Mon esprit emporté, malgré tous ces travers,
Sait voir, peser, juger les cas les plus divers.
Sans être l'ennemi de la Société,
Je m'en tiens écarté.
Je songe et songe encor… Je fais et lis des vers.
Je lisais à l'instant le beau sonnet d'Arvers.

SOTTISE

La plupart des humains sont de vils imbéciles.
Pour eux tout est parfait, pour eux tout est facile.
Aux choses du passé leur âme est fort docile,
A celles du présent, elle est par trop subtile.

Non, il ne suffit pas de penser en rêvant.
Tel est un ignorant qui se croit un savant.
La sottise, partout, souffle d’un puissant vent.
Corrige tes défauts, ô moral décevant !

LE HUITIEME PECHE

Les péchés capitaux !… Il en est, dit-on, sept,
Ceux qui sur nos penchants agissent comme un lest.
Les sept péchés-couteaux !… Mais réfléchis bien, songe
Qu'il en est encore un plus affreux : le MENSONGE,

L'universel défaut que Église veut taire,
Et que, fille du Ciel, elle entretient sur terre.
Je n'ai jamais menti… Jamais ! Qu'il soit haï
Le mystère dont on entoure Adonaï.

J'ai brisé ces vils lacs, je me mets à gaudir !
Mon âme est un doux lac qui ne se peut ternir.
Mon petit cerveau lent – ma probité l'espère –

Sans tache restera, tel celui de mon père.
N'étant point catholique, il est fort honnête homme,
Lui ! Jà, sa vie emplit tout un lumineux tome.

Je n'admets aucun dieu. Ma seule trinité
À pour sûrs éléments, d'où son éternité
Logique : poésie, amour et liberté.

LA LIBERTE

Accorte et d’une gaieté franche,
Elle revêt avec fierté
La rayonnante robe blanche,
Emblème de la liberté.

Elle a tout un sein découvert
De l’épaule jusqu’à la hanche
Et sa taille, comme au dimanche,
S’agrémente d’un ruban vert.

Il sied, pour finir sa toilette,
Que majestueusement elle
Porte un casque gaulois et hèle

(Sois vrai témoin antique aulète)
Les bannis, les serfs, du buccin
D’où doit vibrer du Droit l’essaim.

◆◆◆

TABLE DES MATIÈRES

IV – LA FEMME IDEALE

V – DESILLUSIONS

VI – AVANT ET APRES LA MORT

VII – RENOUVEAU ET PROGRES

◆◆◆